Voir Venise

La ville est là-bas, au bout des rails courant sur la digue de la terre ferme aux îles. L'on s'est mis debout, ému, curieux, enthousiaste, fenêtres ouvertes, le large, l'odeur, la mer, et même si ce n'est pour l'instant que cette lagune où les bateaux de faibles dimensions tracent leur route grâce à des plots déterminant une passe navigable. Et c'est la gare de Venise, enfin, après si longtemps, après plus de cinquante ans. Ce qu'il n'aurait jamais osé croire. Est-ce une découverte, ou sont-ce des retrouvailles avec quelque chose qu'il a gardé d'une autre vie où, plus qu'en celle-ci, il était aventurier et voyageur et qu'il allait partout par le monde, avide sans cesse de nouveaux voyages. Ou que même il habitait ici, dans la cité même ?

On sort de la gare. Voici la ville tant admirée, et le Grand Canal. On passe le premier pont. C'est le matin. Du monde partout dans les rues où l'on se faufile entre les maisons hautes pour rejoindre sans cesse de nouveaux canaux, ceux-ci si nombreux que l'on ne saurait les compter. On les enjambe grâce à des ponts plus nombreux encore. On dit qu'il y en a quatre cents dans la ville. On s'arrête sur chacun que l'on emprunte. On regarde l'eau trouble et les gondoles et les gondoliers placides, debout à leur rame unique qu'ils actionnent avec une facilité nonchalante. Ceux-ci, ont-ils plaisir à naviguer encore, pour certains après une vie passée sur l'eau, ne sont-ils là que pour gagner leur vie ? Il se peut que ce monde lacustre repose sur un mythe que l'on entretient par intérêt. Mais il est possible aussi qu'il soit plus facile de se déplacer sur l'eau que sur terre ferme, la distance d'un point à une autre de la ville étant plus courte en empruntant les canaux qu'en marchant parmi les petites rues et franchissant une multitude de ponts.

Les boutiques se suivent dans les rues étroites. Pont du Rialto. On fait des photos. On verra à l'arrière-plan le Grand Canal dans sa splendeur et les bâtisses des deux bords, certaines admirables, véritables palais à l'architecture complexe et fine. Habités, vivants, entretenus avec soin, ou vieux bâtiments moribonds dont l'histoire arrive en son terme ? On s'interroge sur l'état général de cette ville. Et l'on poursuit pour remarquer encore qu'elle est vraiment décrépite, vivant de son glorieux passé dans un présent mou où trop d'argent circule sans qu'il ne fructifie avec profit pour la cité. Des bâtisses usées, en bout de course, aucun chantier visible. On use et abuse. On laisse aller. Le présent suffit. Les briques apparaissent dans les façades lépreuses. La terre cuite cependant résiste bien à l'usure. Car si les crépis ne tiennent plus, par contre les briques défient quant à elles le temps. Simple impression ? Elles furent là il y a deux ou trois siècles, quel âge peut-on leur donner, elles y seront encore dans cinquante ou cent ans, plus peut-on prédire ? Des mille millions de briques de terre cuite de mêmes dimensions, toutes. Où pouvait-on les fabriquer et les cuire, sur terre ferme ? Les quantités de bois utilisées pour cet usage devaient être énormes, les forêts des alentours peut-être n'avaient pas suffi. Et puis bientôt par quelles

routes les menait-on au bord de la mer, et puis bientôt sur quels bateaux les chargerait-on pour leur faire passer la lagune ? Ainsi une activité énorme se cache derrière l'existence passée et présente de ces palais et simples maisons. Car il faudrait parler encore des tuiles, de ces romaines étonnantes que l'on voit sur tous les toits. Probablement de même terre et de même origine. Des millions de tuiles pour couvrir l'entier d'une ville que l'on n'entretient plus guère. Mais peut-être qu'aujourd'hui le commerce est-il entre les mains de familles nouvelles, tandis que les anciennes, aristocratiques, lentement se désagrègent, ruinées, et que leurs splendeurs passées se diluent pour s'en aller se perdre à jamais. Où ? Dans ces arrière-cours du monde d'où tu ne reviens pas !

On marche. On va. On traverse la ville. On regarde. Et soudain, lui, c'est là où désormais il voudrait vivre. C'est comme s'il avait trouvé un but et qu'il ne lui restait plus qu'à poser ses valises pour ne plus les reprendre. Et tant pis pour l'odeur des canaux où l'eau stagne. Des barques sont attachées aux piliers des bords vernis de blanc, de rouge ou de bleu. Les ponts, de nouvelles rues pour arriver enfin là où la foule est la plus dense, sur la place St-Marc, au cœur de laquelle tu vas non sans émotion. Découverte de la basilique, du palais des Doges, du campanile trop haut, mal équilibré où tu ne monteras pas de par trop de monde. Puis tour des galeries où les magasins sont la plupart encore fermés. C'est le dimanche matin. Vu le Florian dans son ancienne splendeur avec, au bord de la place, sur une estrade, un orchestre de chambre offrant aujourd'hui une musique si allègre qu'on resterait là la journée entière à l'écouter. Du Mozart ou du Vivaldi, comme il se doit.

Mais voici la mer, l'île d'en face, la Giudecca, à droite le dôme blanc de l'église Santa Maria Della Salute. D'un pont on en admire un autre qui n'est autre que celui des Soupirs. Des mains s'y agitent sans qu'on ne voie personne. Etrange. Tandis qu'au pied d'une façade un clochard se tient assis sur un banc. Il a revêtu trois couches d'habits en loques tout donnant à croire qu'il a froid malgré le chaud du matin. Il chante, il déclame et semble ne pas voir la foule par ailleurs indifférente à ses manifestations délirantes. Ancienne gloire de la ville déchue ou ce pauvre diable de bonhomme qu'il aurait toujours été, changeant de rue trois par jour pour en revenir toujours ici, au bord de la mer ?

Odeur de la mer. Marche et regarde, retrouve les rues étroites, imprègne-toi de l'ambiance de cette ville unique. Peut-on ivre ailleurs qu'ici, vraiment, être fier d'une autre culture ? Que non. On ne saurait être que de Venise. On ne pourrait avoir connu son enfance qu'ici pour savoir bientôt l'entier de ces rues et de ces canaux, pour s'être faufilé dans les arrière-cours, celles que ne fréquentent pas les visiteurs d'un jour, trop nombreux, moyennement curieux et que l'on aperçoit par la porte ouverte que l'on vient de franchir. Se souvenir que ce serait là, dans cette courte déserte au centre de laquelle est la margelle d'un puits, que l'on s'est gaussé autrefois, sacripants que nous étions alors, de Théone Fallierao, aristocrate à la beauté fatiguée, achevant ses ans dans sa demeure en ruines, cette dernière belle encore si l'on veut, mais témoin surtout

d’époques Ô combien plus fastueuses. Tout se meurt, tout s’use ou se fane. On est d’un autre âge, et déjà l’on disparaît avec celui-ci pour laisser la porte ouverte à d’autres qui croiront seuls avoir existé, tandis que ceux qu’ils laissent en arrière ne furent jamais que des primitifs sans connaissance aucune de la vie et de l’amour. Et ainsi, derrière Théone Falliero dont les lèvres minces et trop fardées ne rient plus, se profilent des femmes plus jeunes dont les traits purs et fins te retiennent. Naturellement blagueur, Casanova deux siècles plus tard, tu les épouses toutes, craignant de tout perdre en en ignorant une seule. Naissent alors des gamins d’ici, vénitiens jusqu’au bout des ongles et dont la langue maternelle est un dialecte régional et non l’italien. Et de quel métier vivrais-tu, toi, après les avoir ainsi engrossées ? Tu le sais, artiste. Tu ne nommerais Pietro Pépino et tu vendrais des eaux-fortes sur les rives du Grand Canal que hantent les touristes, en bordure de ce petit parc où vont manger à midi les moins fortunés des visiteurs, l’un des rares coins de verdure d’ici. Ce seraient des représentations de la ville, naturellement très belles, et cela en dépit du décrépi des sujets où l’on découvre des canaux, des barques et des maisons, et d’où sourd une paix certaine alors que l’on n’y voit personne. En elles rien, pas un trait, n’est tape-à-l’œil.

Ils sont allés dans les rues moins peuplées, à l’abri des foules, retrouvant les habitants de ces quartiers populaires. Est-ce donc ici qu’il s’établirait s’il le fallait, dans cette maison sans prétention dont il aurait refait l’intérieur et d’où, du troisième étage, il verrait passer des bateaux ou des gondoles sur un canal proche. Pour hanter une ville qui lui appartiendrait et qu’il aurait tellement parcourue, qu’il la connaîtrait dans ses moindres recoins et dont pas une seule de ses plaques ne lui serait inconnue.

Cette ville le trouble. Parce qu’il ne connaît pas le monde et ne peut pas comparer, qu’il ne voyage pas, ignorant, sans connaissance des autre langues. Et pourtant, voyez, l’art, par exemple, l’interpelle et certaines des œuvres que l’on a produites à la pelle autrefois, s’il le pouvait, les meilleures, il les emporterait chez lui pour illuminer sa maison aux pièces peut-être trop nues et trop blanches. Et ce ne serait pas là des souvenirs, bien plutôt des pans de vie qui retracent le destin d’une cité où il aurait aimé vivre et mourir.

Ce fut triste bientôt que de quitter Venise. Et que de savoir surtout que lui, malgré ses souhaits d’y revenir un jour, peut-être qu’il ne la reverrait pas. Quelle déception que de ne plus y retourner, que de plus la revoir, elle qu’il considère déjà comme une ancienne amie à laquelle il saurait tout dire. Elle dont il a interrogé les vieilles maisons des toits aux fondements que l’on dit posés sur un sol instable où, un jour, ils s’enfonceront.

Quelques images

Une tour de plus à défier les lois de la pesanteur !

Une valise attendait ici, toute seule, sans son propriétaire…

Au-delà d’un lacis de petites rues, le pont du Rialto.

Des rues à l’écart des sentiers battus, donc tout à fait tranquilles. Ce n’est pas ici que les appartements ou les chambres doivent être les plus chers…

Les quartiers touristiques sont surchargés de monde, tandis qu'ici, personne, la tranquillité d'une petite ville de province où chacun ferait sa sieste en début d'après-midi.